

L'historien et auteur du site Herodote.net dont *Pèlerin* est partenaire, poursuit son récit du premier conflit mondial, jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, dont on célèbre cette année le 90^e anniversaire. Aux premières offensives meurtrières succède la terrible guerre des tranchées.



La Grande Guerre

racontée par André Larané

ENLISÉS DANS LES TRANCHÉES (2/9)

Du jour au lendemain, en ce début août 1914, six millions d'hommes se retrouvent sous les drapeaux. Quelques esprits clairvoyants entrevoyent l'ampleur du drame et ses conséquences : la fin de quatre siècles de domination européenne sur la planète. Mais la plupart des Européens n'ont qu'un souci en tête : faire leur devoir. Chacun pressent qu'une défaite serait fatale à son pays. Contrairement à la légende, on ne part

pas « la fleur au fusil », mais avec sérieux et détermination ; avec la conviction, aussi, que la guerre sera courte et que l'on sera rentré pour les vendanges ou, au pire, pour Noël. L'état-major allemand craint d'être pris en tenaille entre la France et la Russie. Il veut mettre la première hors de combat avant que le tsar ait eu le temps de mobiliser ses troupes. Il envahit sans coup férir la Belgique et le nord de la France (plan Schlieffen). Trop sûr de sa victoire, il retire alors

Poilus dans une tranchée à la ferme d'Attiche (Oise), en novembre 1915 (la photo a été récemment colorisée). Les soldats, dont le bel uniforme n'est pas conçu pour un conflit de ce genre, comprennent à la fin de l'année 1914 que la guerre n'est pas près de s'achever.



Retrouvez la chronologie animée de 1914-1918 sur www.pelerin.info

deux divisions pour renforcer le front russe, où la mobilisation ennemie est plus rapide que prévu. Faute d'effectifs suffisants pour assiéger Paris, l'armée allemande contourne alors la capitale et bifurque vers la Champagne. Erreur fatale. En présentant son flanc à l'ennemi, elle se met en position de faiblesse. Le général Gallieni, qui commande la place de Paris, y voit une dernière chance. Il convainc le général Joffre de contre-attaquer avec les troupes disponibles autour de Paris. L'invasion est ainsi stoppée net par la contre-offensive de la Marne, du 6 au 9 septembre, avec des pertes énormes des deux côtés et au prix d'un effort surhumain de la part des Français. Les adversaires tentent de se déborder l'un l'autre par l'ouest. C'est la « course à la mer ». Mais aucun n'arrive à percer le front. Derechef, les Allemands creusent des tranchées et s'y terrent pour éviter de reculer davantage. Les Français et leurs alliés anglais font de même. Le front se stabilise dans la boue, de la mer du Nord aux Vosges, sur 750 km. Même stagnation sur le front oriental, où les Russes font face aux Allemands et aux Austro-Hongrois. Noël se passe sans que personne ne songe plus à une prochaine démobilisation.

MAURICE MARÉCHAL

Parole de fantassin

L'auteur de cette lettre, alors âgé de 22 ans, s'illustrera après la guerre comme violoncelliste. Son texte témoigne de l'enlèvement progressif des troupes après la retraite et la contre-offensive.

« *Dimanche 27 septembre 1914*
 Ah, que c'est long et monotone et déprimant. Voilà quinze jours que nous restons sur place. En 1870, autant que je me rappelle, il y eut de formidables batailles où les armées se cognèrent vraiment avec acharnement !... Je pense à ces régiments de cavalerie balayant la plaine, ces combats corps à corps, ou presque, dans les rues de village : eux les voyaient... les Prussiens ! Nous, nous ne les voyons pas ! Pour la malheureuse infanterie, la tâche est bien facile à résumer : "Se faire tuer le moins possible par l'artillerie". Pour cela, on marche la nuit, les mouvements se font au petit jour et au crépuscule on a toujours l'air de se cacher. Une fois arrivé au poste de combat, chacun prend ses positions, ici telle compagnie, là telle autre, là le commandement ; puis on se terre dans les tranchées et on attend. »

■ Extrait de *Paroles de poilus*, de Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume, Ed. Tallandier ; 32 €.